

Extrait n°1 du livre :

L'homme des Hautes Combes

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Les yeux de Manon pétillaient.

- Minuit ! Je n'ai jamais autant ri et je crois que je suis saoule. Ça défonce un peu le Macvin, non ?

- Pas particulièrement ! En fait, c'est délicieux et ça se laisse boire comme du sirop.

- J'ai oublié de vous féliciter. Tout s'est passé tel que vous l'aviez prévu.

- À peu près ! Gresset n'est cependant pas arrivé le premier. Il a été coiffé au poteau par Jérôme que je n'attendais pas. Je constate que l'administratif supprime l'affectif. C'est triste n'est-ce pas ?

- Oui ! Vous êtes bien méditatif, monsieur le philosophe !

- Non ! J'ai un mauvais pressentiment pour demain. Je voudrais vous accompagner pour surprendre notre espion.

Elle fit la moue puis sourit.

- Vous m'avez promis de me confier cette mission.

- Je ne reviens jamais sur mes promesses mais...

- Mais quoi ?

- J'ai la trouille pour vous. Si vous voulez, je vous accompagnerai discrètement. Je n'interviendrai qu'en cas de nécessité.

- Pouvez-vous avoir confiance en moi, une seule fois ?

Manon marmonna : dix kilomètres de chemins forestiers pour approcher le chapeau de gendarme qui surplombait les Hautes Combes ! Rien que ça ! Le camping-car peinait dans la côte et parfois ripait en projetant des pierres contre les bas de caisse. Un Paris-Dakar dans le Jura ! Un carrefour avec une croix moussue. « Prendre à droite, après c'est tout droit. » En

fait, Jacques aurait dû dire : « prendre à droite et continuer sur la piste car il n'y en a qu'une. » Tout droit avec un virage tous les dix mètres ! « Au bout de la sapinière, garez-vous sur la place à tourner ! » Des sapinières, il y en avait partout ! Non ! Effectivement, une hêtraie éclaircissait la forêt noire. La place à tourner ! Une voiture était déjà stationnée à cet endroit avec une plaque minéralogique de la Drôme. Elle arrêta le camping-car puis décida de faire demi-tour pour le placer dans le sens du retour et plus précisément de la fuite. Elle glissa sa main sous le siège, prit son revolver à canon court et l'enfourna rapidement dans la poche droite de son blouson, crosse en l'air et sûreté désactivée. Jumelles... appareil photo pour parfaire la panoplie d'une randonneuse traditionnelle donc pacifique, et surtout le téléphone portable indispensable pour l'opération de commando. Premier cliché : la voiture de l'agent secret. Elle vérifia sur l'écran, d'un coup de pouce : la plaque d'immatriculation était bien lisible. Elle chercha la pancarte indiquant le layon qui menait au sommet du chapeau de gendarme. « On ne la voit pas très bien, elle est clouée contre un gros sapin et masquée par le lierre. » Merci Jacques ! Elle sera facile à dénicher ! Elle regarda attentivement le bord du chemin. Elle remarqua quelques vieilles bouteilles en plastique, une couche-culotte et des emballages de barres chocolatées au pied d'un arbre. Le sentier touristique était bien balisé. Elle leva la tête et vit la pancarte. Manon était sur la bonne piste. Elle s'avança prudemment. « Vous faites cent mètres et c'est là. » Elle posa sa main sur la crosse du revolver. Cent mètres est une distance considérable quand on a le cœur qui bat la chamade. Pas à pas, le paysage s'éclaircissait. Dix mètres... Une rambarde en bois. Cinq mètres : un homme, en treillis

militaire, regardait la vallée à travers ses jumelles. Devait-elle s'approcher du vide ? Oui !

- Bonjour !

L'espion sursauta. C'était bien fait pour lui. Il semblait sympathique.

- Bonjour madame !

Elle continua vers le bord de la falaise. « Le panorama est grandiose. Par temps clair, on aperçoit la chaîne des Alpes. Les cimes enneigées émergent des nuages. » Merci, Jacques, pour ton lyrisme ! Le type s'était effacé comme pour lui laisser la place. Elle fit encore deux pas : un autre espion était assis sur un rocher. Derrière lui, deux képis étaient accrochés à une branche. Il la salua d'un hochement de tête. Il semblait mal à l'aise. Elle s'empara de son appareil photo et commença à mitrailler les crêtes. Elle jeta un rapide coup d'œil dans la vallée puis, saisie par le vertige, elle recula instinctivement. Elle avait eu le temps d'apercevoir Jacques, de la grosseur d'une fourmi. Il avait eu la bonne idée de s'habiller avec une chemise blanche. Elle fit semblant de fouiller nerveusement dans ses poches pour en sortir son téléphone portable. Elle imita à la perfection la randonneuse, excédée par la technologie, qui lit un SMS et enclencha le mode photo. Les deux hommes étaient bien cadrés. Un cliché, deux, trois, quatre, le dernier était probablement le meilleur. Les deux espions l'observaient attentivement. Elle jura.

- C'est chiant ! Je ne peux jamais être tranquille deux minutes. Au revoir, messieurs.

- Bonne journée, madame !

Elle se retint de courir vers son camping-car. Elle avait réussi ! Elle était fière de sa témérité. Elle avait eu la trouille mais c'était le prix à payer pour être enfin tranquille. Elle rit

en montant sur son siège, le moteur ronronna. Elle s'arrêterait au carrefour pour rassurer Jacques.

Il décrocha aussitôt, il devait attendre, la main posée sur le combiné.

- Tout va bien, je fonce à la gendarmerie... En fait, tu auras deux espions pour le prix d'un... Ce sont des gardes... Oui ! J'ai vu leurs képis... J'en profite pour te conseiller de ne plus sortir en chemise. Enfile un pull ! Il fait frisquet. Je te téléphonerai tout à l'heure. À plus !

Elle l'entendit rire. Elle s'étonna : dans l'allégresse, elle l'avait tutoyé !

L'adjudant Putas désigna un fauteuil devant son bureau.

- Asseyez-vous ! Que puis-je faire pour vous ?

- Prendre acte de ma déclaration et la consigner sur le registre de main courante.

- Racontez-moi tout !

- Je suis photographe professionnelle et je suis venue dans le Jura pour illustrer un reportage et... C'est difficile à dire pour une femme... et voilà... je suis harcelée par deux hommes. Je ne sais pas si c'est vraiment le mot mais je suis très mal à l'aise.

- Plus précisément ?

- Ils me surveillent en permanence depuis trois jours. Ils me suivent partout. Ils m'agacent sérieusement !

- Ont-ils eu des gestes déplacés ?

- Pas encore !

- Que font-ils exactement ?

- Ils m'épient pendant toute la journée, voilà c'est tout !

Le gendarme sourit.

- Le mot harcèlement est peut-être exagéré.

- Pas du tout ! C'est extrêmement dérangeant pour une femme. Ce matin, j'ai voulu prendre quelques photos depuis le chapeau de gendarme... Excusez-moi mais c'est le nom d'un lieu-dit !... Ce n'est pas moi qui l'ai inventé... Ils étaient encore là. Vous comprendrez que je suis très inquiète. J'ignore leurs intentions mais je crains qu'ils ne passent à l'acte. Je ne peux plus travailler sereinement.

- Pouvez-vous me les décrire ?

Manon sortit son téléphone portable.

- Je les ai pris discrètement en photo. Regardez ! Voilà leur voiture, immatriculée dans la Drôme. Là, ce sont eux !

L'adjudant Putas pâlit puis s'enfonça la tête dans la poitrine.

- Où avez-vous pris cette photo ?

- Au chapeau de gendarme, je viens de vous le dire.

- Ils ne vous observaient pas !

Manon ironisa.

- Bien sûr ! Ils attendaient un vol de cigognes. Je n'insisterai pas. Pouvez-vous enregistrer ma déclaration ?

- Ecoutez-moi et regardez attentivement les photos ! On distingue très nettement les képis. Ce sont deux gardes, vous ne risquez absolument rien.

Elle regarda fixement le gendarme.

- Croyez-vous que les personnes qui portent ce genre de coiffure sont au-dessus de tout soupçon ?

- Pas du tout ! Je les ai rencontrés. Ils... sont en mission. C'est ça ! En opération, si vous voulez... J'en profite pour vous signaler que vous n'aviez pas le droit de les photographier sans leur autorisation.

Manon réussit à se fâcher.

- Votre argument est révélateur. Quand une femme se plaint de certains agissements, le but à atteindre est de retourner la situation pour la culpabiliser. Bravo !

L'adjudant Putas soupira.

- Non, madame !

- Mademoiselle !

- C'est entendu, mademoiselle ! J'ai une fille qui a apparemment le même âge que vous et je suis très sensible à ce genre d'agression. Je vous demande de ne pas déposer de déclaration. Je n'ai pas le droit de vous expliquer pourquoi mais je vous parle comme un père de famille. D'accord ?

Manon réfléchit. Jacques lui avait conseillé de ménager Putas qui était un brave type.

- À une condition !

Le gendarme sourit.

- Laquelle ?

- Votre intervention ! Je ne veux plus rencontrer ces individus sinon j'arrête mon reportage et j'explique à mes lecteurs les raisons de mon départ. Dans le meilleur des cas, cette affaire restera entre nous. Je n'en ai encore parlé à personne, même pas au paysan chez qui je stationne mon camping-car.

- Je vous remercie. Ce sera fait. Est-ce une indiscretion de savoir où vous séjournez ?

- À la ferme des Hautes Combes, chez monsieur Chambellan.

L'adjudant la dévisagea avec stupéfaction. Elle se leva, arbora son plus beau sourire et conclut.

- Au revoir monsieur Putas. Je compte sur vous pour me débarrasser de ces tristes sires.

Suzanne, elle, en avait marre de Nani qui ne cessait de rabâcher son programme pour redresser l'économie française en rétablissant le service militaire pour faire baisser le taux de chômage chez les jeunes. Un camping-car se gara devant la vitrine. Une jeune femme rousse aux yeux lumineux descendit, l'oreille rivée au téléphone. Rousse ! Elle tenait à la main le sac de toile de Jacques. C'était elle ! Elle se dépêcha d'enlever son tablier et remonta ses lunettes. C'est vrai qu'elle était belle ! De visage surtout, parce que, de corps, elle préférait Lise qui avait un peu plus de bassin. Là, ça faisait un peu juste. Quoique que la Mauricette Lombard avec ses sept gosses n'avait pas plus de hanches. Les hommes aiment les femmes haricots mais, si ce sont eux qui font entrer les moufflets, ce ne sont pas eux qui les sortent par la porte de service. La poitrine était... Nani continua ses jérémiades et n'appréciait pas le silence de l'épicière.

- T'es pas d'accord avec moi ?

- Ta gueule !

- Quoi ? T'as vu comme tu me parles ! T'es pas sympa !

Elle avait de la poitrine... Plus que Lise. Elle riait. Elle avait bon caractère. Elle referma sa savonnette chromée. Suzanne s'empressa de prendre un air détaché. Nani la regardait avec incompréhension. Elle le consola.

- Excuse ! J'oublierai un Pont quand tu paieras l'addition.

Manon poussa la porte et s'approcha de l'épicière.

- Vous êtes madame Suzanne ?

- Oui ! Et vous Manon ?

- C'est bien ça. J'ai une commission pour vous. Jacques me charge de vous faire la bise de sa part.

La vieille dame tendit sa joue ridée. Elle avait les larmes aux yeux.

- Il est gentil notre Jacques. Il m'a dit que vous étiez belle, il n'a pas menti. Ne rougissez pas ! Ce n'est pas de votre faute. Vous vous connaissez depuis longtemps ?

- Non ! Depuis... Je ne sais plus exactement. Le temps passe si vite.

- À qui le dites-vous ! Vous verrez quand vous aurez mon âge ! En plus quand on est en pleine lune de miel, on dirait que les aiguilles de la pendule tournent comme des hélices.

Manon se mordait les lèvres pour éviter de rire.

- Il m'a dit que vous étiez bergère ?

- Oui ! Je l'étais encore, il y a deux mois.

- Et c'est à ce moment-là que vous l'avez rencontré ?

- Non ! Je l'ai vu pour la première fois pendant la réunion au sujet du loup.

Suzanne écarquilla les yeux et balbutia :

- Cinq jours ! On peut dire que vous avez fait vite ! Faut dire qu'avec vos yeux !

Manon éclata de rire, un rire nerveux, trop longtemps retenu.

L'épicière conclut :

- Nous, de notre temps, on se fréquentait pendant au moins un an avant de se déclarer. Ça en a raté des vocations. Venez ! On va se prendre un petit café à la cuisine. On sera plus tranquille pour bavarder.

Elle passa devant Nani et lui servit un Pont. Il parut surpris. Elle s'expliqua :

- Tu seras quitte de me déranger dans cinq minutes.

Suzanne désigna une chaise.

- Asseyez-vous ! Je reviens.

Manon inspira longuement comme si cette action pouvait l'aider à reprendre son sérieux. Elle s'efforça de penser à Jacques mais le répit ne dura que quelques secondes. La vieille dame posa deux tasses remplies de café.

- Les Hautes Combes, c'est vraiment une belle ferme mais, pour deux exploitants, ça fera un peu juste. Ce qu'il vous faudrait, c'est un petit commerce à côté. Jacques vous donnerait un coup de main et serait quitte d'aller au bois. C'est dangereux le métier de bûcheron. Je cherche à remettre, ça tomberait bien, non ?

- Je vous avoue que j'ai un autre projet mais il est possible que ma sœur soit intéressée.

- Sans êtes indiscrete, vous avez quel âge ?

- Vingt-sept ans !

- Alors là, je n'en reviens pas. Je vous en aurais donné vingt-deux. C'est comme Jacques, vous avez vu comme il a rajeuni depuis qu'il est allé chez le coiffeur ? Il fait trente ans, pas plus. Et votre sœur ?

- Vingt-sept ans, aussi, nous sommes jumelles et issues d'une mère, elle-même, jumelle. C'est amusant n'est-ce pas ?

- Là, c'est rare ! Sans indiscretion, votre sœur est mariée ?

- Non ! Encore pas ! Si par bonheur, je m'installais dans la région, j'espère qu'elle me suivra. Nous sommes inséparables.

Suzanne prit un ton péremptoire.

- J'ai tout ! Les trois derniers bilans, les... autres papiers. Quelqu'un me les avait demandés, il n'y a pas longtemps. Tout est en ordre. Pour le prix, on s'arrangera. Venez ! Je vais vous faire visiter.

Manon regarda sa montre.

- Je suis désolée mais il est bientôt midi. Je repasserai. Jacques m'attend.

- Il est impatient, hein ? Je ne vous retiens pas. Allez vite !

Suzanne regarda la jeune femme partir et soupira. Pourvu qu'elle reste ! Elle a toutes les qualités. C'est une femme comme elle, qu'il lui fallait ! Une jumelle, issue de jumelle qui lui fera des jumeaux. À coup de deux, elle aurait vite fait de repeupler la montagne et de sauver le nom des Chambellan. Mon Dieu, faites que ça marche ! Elle se retourna. Nani la regardait. Il était surpris.

- Tu pleures, la Suzanne ?

- Non ! Je prie.

- Tu pries qui ?

L'adjudant Putas souriait. Les cow-boys de la Drôme, les spécialistes de la protection du loup, les chevaliers de la lutte contre le braconnage des grands prédateurs s'étaient fait coincer comme de la bleusaille. Par qui ? Par une femme ! Son devoir de gendarme lui imposait de ne pas s'en réjouir mais il n'avait pas aimé leur attitude de shérif et leur suffisance. Le maire avait affirmé après une courbette surannée : « J'ai enfin les hommes qu'il me faut. » C'était sympa pour le garde Barbet qui avait gagné ses galons sur le terrain. Combien de nuits avait-il passées en plein hiver pour protéger le gibier de la montagne ? Il faisait son boulot en toute discrétion, sans bomber le torse et, de ce fait, n'était pas capable d'assumer. Et Lombardet ? Était-il crédible en affirmant, la veille, en plein conseil municipal, que Jacques Chambellan avait vendu sa ferme ? L'imbécile s'était pris la ronflante de sa vie par son épouse, et devant son premier adjoint. Les éclats de voix

étaient parvenus jusqu'au lotissement. C'était bien fait !
Comment un type pouvait-il raconter autant de conneries ?